



## Zoom sur une femme battante

*Entretien avec Bertine Ouédraogo*

### Karité

*Nouveau départ pour la savonnerie de Yam Leendé*

### Apiculture

*Des ruches en argile par et pour les apiculteurs burkinabè*

Les potières de Koudougou fabriquent désormais des ruches en argile. (photo : P. Kohler)



## Éditorial

# Après l'appréhension, l'optimisme

Après plus de quatre ans sans avoir posé le pied au Burkina Faso, j'aurais dû me réjouir comme un gosse de retrouver le « pays des Hommes intègres ». Pourtant, avant de monter dans l'avion, j'avoue avoir ressenti une certaine appréhension. C'est que, depuis mon dernier voyage, la situation sécuritaire du pays s'est gravement détériorée. La semaine avant mon départ encore, le 25 janvier, on déplorait 39 morts dans un village de la province du Soum. Comme dans tout le Nord et l'Est du pays, les populations de cette province sont en proie à des attaques régulières : écoles, églises et forces de sécurité sont notamment visées.

Heureusement, dès ma sortie de l'aéroport de Ouagadougou, j'ai retrouvé la capitale que je connaissais. Ou plutôt non, j'ai redécouvert une ville dynamique qui se développe à toute allure, qui foisonne de vie, d'activités et de créativité. Sur la route de Koudougou (Ouest) et de Pô (Sud), on peine même à croire qu'ailleurs dans le pays, les violences ont engendré la fermeture de plus de 2300 écoles, privant de scolarité plus de 325'000 enfants.

La situation est grave, donc. Comme le souligne Bertine Ouédraogo (p. 3), le demi-million de déplacés internes que compte le pays sont autant de femmes et d'hommes qui ont tout perdu et qui doivent reprendre leur vie à zéro.

Mais quel rôle pour une ONG comme le CEAS dans ce pays désormais considéré comme « fragile » ? Ma réponse tient en trois mots plus essentiels que jamais : Renforcer la résilience, que ce soit celle des populations, celle des microentreprises ou celle des communes rurales. La résilience, cette capacité à relever la tête lors de coups durs, à remonter en selle après une chute.

Concrètement, cela signifie permettre aux familles de maintenir leur sécurité alimentaire par elles-mêmes. Également, soutenir des petites entreprises pour que leurs jeunes restent en emploi et ne se laissent pas séduire par les perspectives d'argent facile offertes par des groupes criminels. Cela veut enfin dire appuyer les communes afin qu'elles aient les moyens techniques et financiers de faire face aux besoins fondamentaux de leurs populations.

Le contexte est difficile et les moyens limités, mais les femmes et les hommes que j'ai rencontré.e.s durant ce séjour – à commencer par mes collègues du CEAS à Ouagadougou – constituent une véritable source d'inspiration pour moi. Non seulement ils ne baissent pas les bras, mais ils se projettent dans l'avenir avec force, conviction et optimisme. Un optimisme que nous souhaitons partager avec vous dans ces quelques pages.



Patrick Kohler,  
Sous-directeur

## Impressum

Le journal Déclic paraît 4 fois par année  
en français et allemand

Tirage mars 2020 : 3000 exemplaires français,  
900 exemplaires allemands (Impuls)

Imprimé sur papier recyclé certifié « Blue Angel »

Prix indicatif de l'abonnement annuel : CHF 10.-

Editeur : CEAS

Rue des Amandiers 2, CH-2000 Neuchâtel

T. +41(0)32 725 08 36,

Rédacteur responsable : Patrick Kohler

Impression : Onlineprinters

Graphisme et mise en page : Christian Schoch, Cernier

## Bertine Ouédraogo : zoom sur une femme battante



**Bertine Ouédraogo n'a pas 30 ans mais a déjà fondé sa petite entreprise : Positiv', une société dédiée à la création de contenus pour Internet. Sa spécialité : la mise en valeur de femmes qui, comme elle, se lancent dans l'entrepreneuriat. Elle partage avec nous l'expérience d'un métier qu'elle s'est façonné et qu'elle développe avec passion.**

Mettre en valeur le dynamisme des femmes entrepreneures africaines, c'est la flamme qui anime Bertine Ouédraogo. A 29 ans, cette jeune burkinabè ne manque pas d'idées ni d'énergie. «Tout a commencé après mes études en relations internationales. J'étais choquée par le fait que l'engagement et le travail des femmes étaient trop souvent négligés, notamment en milieu rural. J'ai alors décidé d'aller à leur rencontre, pour les mettre en valeur sur ma page Facebook, au moyen d'interviews que je réalisais avec elles. J'ai été surprise de constater à quel point ces textes étaient suivis et avaient du succès. C'est là que j'ai compris qu'il y avait un réel besoin d'activisme pour promouvoir l'entrepreneuriat féminin au Burkina Faso et en Afrique.»

Bertine Ouédraogo crée alors une page nommée «zoom sur une femme battante» qui totalise rapidement des centaines, puis des milliers d'abonné.e.s. Sachant que ses contemporain.e.s sont plus friands d'images que de textes, elle affine ses connaissances en photographie et apprend l'art de manier une caméra vidéo. «A la télévision, lorsqu'on

parle des femmes, on ne parle que des femmes qui ont déjà réussi. Je veux mettre en lumière des femmes qui se battent pour réussir. Je veux montrer à la jeunesse africaine qu'on peut casser le pessimisme ambiant et réussir en partant de zéro». En 2018, elle présente un dossier pour être accompagnée par La Fabrique, un incubateur de startups de Ouagadougou. Sa passion pour la communication s'est ainsi muée en une idée d'entreprise qu'elle a nommée Positiv'.

«Je n'arrive pas encore à vivre de cette activité mais je fais ma place, petit à petit. On me demande de réaliser des reportages et j'aurai bientôt un site Internet qui me permettra de vendre des espaces publicitaires.» En 2019, elle s'est d'ailleurs rendue dans le Nord

misérables. Il est essentiel qu'elles puissent se (re)créer des activités génératrices de revenus.»

Enceinte de son deuxième enfant, Bertine Ouédraogo ne compte pas s'en tenir à son rôle de femme au foyer : «Je prépare un documentaire pour le Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (FESPACO) et je travaille d'arrache-pied à la finalisation de mon site Internet. Je suis convaincue qu'on peut être à la fois entrepreneure, femme d'affaire et maman. D'autres avant moi l'ont fait, alors pourquoi pas moi ?»

Patrick Kohler



Légende photo : Bertine Ouédraogo (gauche), veut mettre en lumière des femmes qui font bouger le Burkina Faso.

du Burkina pour rencontrer des bénéficiaires d'un projet européen dans lequel le CEAS est impliqué\*. «J'ai vu l'impact de la situation sécuritaire du Burkina Faso sur les femmes. Les dizaines de milliers de déplacées internes ont tout perdu, elles doivent tout reprendre à zéro dans des conditions de vie souvent

\*Programme de renforcement de la résilience des communautés vulnérables et à l'insécurité alimentaire et nutritionnelle dans les zones septentrionales du Burkina Faso.

## Nouveau départ pour la savonnerie Yam Leendé

L'an passé, nous avons lancé un appel pour éviter que la savonnerie Yam Leendé, au Burkina Faso, ne mette la clef sous le paillason. Grâce à vous, cette petite entreprise connaît un nouveau départ, sous l'impulsion de sa présidente que nous avons rencontrée en février.



L'association présidée par Geneviève Ouédraogo apporte des revenus à des centaines de personnes autour de Ouahigouya.

Ce matin-là, Geneviève Ouédraogo a pris le car à 5h00 du matin pour se rendre à la capitale depuis Ouahigouya. Les activités de cette ville du Nord du Burkina Faso sont durement touchées par la crise sécuritaire et la savonnerie que préside Mme Ouédraogo ne fait pas exception. Propriétaire de l'association Yam Leendé, cette petite entreprise emploie 27 femmes qui y trouvent un salaire décent. «Chaque femme gagne 35'000 CFA par mois [environ CHF 60.-], ce qui correspond au salaire minimum burkinabè.» m'expliquera plus tard Geneviève. «En plus, elle bénéficie d'un repas par jour et peut emporter les savons abimés. En octobre, les femmes qui le désirent peuvent aussi bénéficier d'un prêt sans intérêt pour acheter les fournitures scolaires. Si les ventes de l'année ont été bonnes, nous pouvons même verser une prime, une sorte de 13e salaire.»

L'an dernier, le CEAS a accepté de soutenir l'association en perte de vitesse. Il s'agissait de remplacer les machines vieilles de

plus de 30 ans et de trouver le moyen de redynamiser les ventes, malgré la crise sécuritaire. Je rencontre Geneviève dans l'atelier de Dera Seydou, l'artisan chargé de fabriquer les nouvelles machines de l'association. Du haut de ses 65 ans, elle scrute la boudineuse et constate les améliorations apportées depuis son dernier

nos savons et aujourd'hui encore, c'est ce qui fait qu'ils sont uniques.» Dans les semaines qui viennent, Geneviève se rendra en Côte d'Ivoire et au Sénégal pour participer à des foires. Elle espère ainsi fidéliser des client.e.s dans la sous-région.

Avant de me quitter, Mme Ouédraogo tient à ajouter: «La savonnerie bénéficie à des centaines de personnes qui gravitent autour d'elle. Les femmes qui collectent les graines et celles qui nous fournissent le beurre de karité par exemple. Dans notre province où il y a beaucoup de polygamie, elles ne peuvent souvent pas compter financièrement sur leur mari. Alors c'est pour elles que je continue à m'investir, même si moi, je suis désormais bénévole au sein de l'association.»

Patrick Kohler

Les savons de l'association Yam Leendé sont en vente sur notre site

[www.leshop-equitable.ch](http://www.leshop-equitable.ch)



Geneviève Ouédraogo contrôle que l'estampeuse fabriquée par M. Seydou façonne correctement ses savons. (photo : P. Kohler)

## Un forage pour tout un village

Contribuer à un accès durable à l'eau potable et à la sécurité alimentaire représente l'un des principaux défis que s'est lancé le CEAS. Dans le village burkinabè de Pibsé, les élèves et les maraîchers souffrent des dysfonctionnements de leur puits. Allié à l'association Morija, le CEAS veut leur venir en aide en réhabilitant le forage de l'école et en en construisant un second. Cependant, afin de voir le jour, ce projet nécessite encore des soutiens financiers.



Alors qu'il s'agit d'un droit universel, l'accès à l'eau potable demeure extrêmement inégal. Les régions rurales d'Afrique subsaharienne, telles que celle où se trouve Pibsé, en sont les premières victimes (photo : D. Schneider).

### L'école primaire de Pibsé

A Pibsé, au centre du Burkina Faso, se trouve un forage permettant de puiser de l'eau potable nécessaire au village, et tout particulièrement aux élèves de son école primaire. Malheureusement, ce forage subit de fréquentes pannes. Leurs conséquences sont multiples : limitation de l'accès à l'eau potable, impossibilité d'exploiter la cantine scolaire, ou encore, contraction de maladies.

En vue de contribuer à un accès durable à l'eau potable et à la sécurité alimentaire des 350 élèves, de leurs familles et de leurs enseignants, il est prévu de réhabiliter le forage de l'école. Notre action permettra en outre d'en renforcer la gestion et d'aménager un jardin pour l'école. Des cours de sensibilisation concernant les questions d'hygiène et d'assainissement sont également planifiés.

### Une pompe photovoltaïque pour le quartier de Silmisiin

Dans le quartier voisin de Silmisiin, la pratique de la maraîchéculture est difficile durant les 8 à 9 mois de saison sèche. En cause : la distance à parcourir et le temps mis par les femmes et les enfants pour

aller chercher de l'eau au puits de l'école. Les dysfonctionnements de ce dernier rendent cette recherche d'eau encore plus pénible et limitent la possibilité d'exploiter des superficies significatives.

Pour pallier cette situation, le CEAS coordonnera la construction d'un nouveau forage muni d'un système de pompage solaire ainsi que l'installation de deux réservoirs pour faciliter l'accès à l'eau des ménages, des maraîchers et des jardiniers du quartier. De plus, il appuiera la mise en place d'une association des usagers de l'eau locale, afin que cette précieuse ressource soit gérée durablement.

### Pourquoi y croire ?

Réhabiliter le forage de l'école ? C'est bien. En assurer l'entretien et la maintenance à travers un suivi sur le long terme ? C'est mieux. C'est pourquoi nous accordons une importance primordiale à la sensibilisation des enseignants et des enfants sur le sujet. Aussi, en plus de nombreux acteurs locaux motivés, le CEAS s'alliera à l'organisation suisse Morija, dont l'objectif est d'aider les populations vulnérables. Enfin, ce projet se veut cohérent avec les politiques nationales actuelles et futures en matière d'éducation, d'environnement, de santé, d'hygiène et de nutrition.

Léo Zimmerli



### Appel aux dons

Le projet ne verra le jour qu'une fois son financement acquis. C'est pourquoi nous avons encore besoin de soutiens. Un don de 50.- suffit à l'aménagement de 25m<sup>2</sup> du jardin scolaire. Merci grandement d'avance !

## Des ruches en argile par et pour les apiculteurs burkinabè

Moment charnière du projet de soutien aux apiculteurs burkinabè : les essais de fabrication d'une ruche en argile se sont révélés positifs. Au mois de février, une dizaine de potières se sont retrouvées afin d'affiner leur technique de production. Ce sont elles qui équiperont les premiers apiculteurs partenaires du projet. Cette nouvelle corde à leur arc leur permettra, elles aussi, d'augmenter leurs revenus.

Jeudi matin 6 février, le soleil n'est pas encore à son zénith lorsque nous arrivons aux abords d'un regroupement d'habitations proches de Koudougou. J'accompagne mon collègue Sinali Zella qui est en charge du projet de soutien aux apiculteurs burkinabè appelé «Bee Better». Avec nous, Pierre Guissou, un artisan innovateur, partenaire de longue date du CEAS. Durant les deux heures de route qui séparent Koudougou de la capitale, ils en ont profité pour me décrire les dernières évolutions de cet ambitieux projet. « Nous avons travaillé d'arrache-pied avec les apiculteurs et les centres apicoles pour développer une ruche bon marché,



Suivant l'exemple de Mariam Zalé, les potières façonnent l'argile autour du moule préparé à l'avance (photo : P. Kohler)

canaris, des sortes de grands récipients en terre cuite. Travaillé en cylindre, il constituera la base des ruches du futur.»

Nous marchons à présent en direction d'une vingtaine de personnes regroupées

centre apicole de la région. Les salutations échangées, les femmes se mettent au travail. Car si elles se sont réunies aujourd'hui, c'est dans un but bien précis : affiner leur technique pour être en mesure de produire les futures ruches.

«La terre, elles savent la travailler en sphères quasi parfaites», m'explique Pierre Guissou, «mais lorsque nous leur avons demandé de fabriquer des tubes légèrement coniques, certaines nous ont dit que c'était impossible. J'ai alors demandé de l'aide à Lassané Sakandé, un potier professionnel atteint de la polio, dont l'association avait été soutenue par le CEAS dans les années 2000. Après avoir étudié nos besoins, il m'a demandé de créer un moule en acier que nous avons transporté à Koudougou. Il l'a utilisé comme un tuteur et, de ses mains, il a fait monter l'argile jusqu'à son sommet. Nous étions tellement soulagés!»

Aujourd'hui, c'est Mariam Zalé qui est à la manœuvre. Elle a affiné la technique de fabrication chez elle et partage ses expériences avec les autres. A tour de rôle, les potières se relayent et exercent leurs gestes. Peu à peu, le moule est recouvert d'une pâte grise, humide et luisante. On façonne, on lisse, on donne de la texture à l'aide d'un épi de maïs séché. Autour de nous, de grands canaris sèchent au soleil en attendant d'être cuits, tandis que les



Apiculteurs et potières échangent leurs expériences et leurs points de vue autour d'un four traditionnel (photo : P. Kohler)

qui s'appuie sur les savoir-faire traditionnels, tout en permettant une apiculture moderne.» m'explique Sinali. «Durant nos ateliers de co-création, une matière inattendue s'est imposée à nous : l'argile. Ce matériau naturel, nos potières en font des

dans la fraîcheur de l'ombre d'un karité. Parmi elles, une majorité de femmes, des potières venues parfois de très loin. Chacune se présente en moré. Puis vient le tour des sept apiculteurs partenaires du projet, accompagnés du représentant du



Une fois cuites, les ruches en argile seront posées horizontalement sur un support et munies de couvercles percés. Elles seront ainsi prêtes à accueillir leurs premières abeilles. (photo : P. Kohler)

enfants jouent avec les déchets de glaise qui blanchissent leurs mains et leur visage.

Puis vient le moment de confectionner les couvercles ainsi que la pièce maîtresse de la ruche : la grille à reine. «Elle se fixe au centre du tube pour séparer la ruche en deux parties égales» m'explique Sinali. «Les trous de cette grille laissent passer les abeilles ouvrières mais sont trop petits pour la reine. Elle est confinée dans le fond de

la ruche. Cela évite qu'elle ne ponde partout et que le couvain\* soit détruit lorsque l'apiculteur récolte le miel.»

Après près de cinq heures de formation, la ruche est terminée. Délicatement posée au soleil, elle sèche en attendant d'être finalement cuite dans un grand four traditionnel. Les sourires sont sur toutes les lèvres tandis que l'un des apiculteurs, Pierre Ouédraogo me confie : «Avant ce projet, nous n'échangeons pas sur nos techniques de fabrication. Aujourd'hui, on se donne nos trucs, on se parle tout le temps. Cette ruche ne pourra plus prendre feu, contrairement à celles fabriquées en tiges de mile. Nous n'aurons plus non plus besoin de la placer dans les arbres pour la protéger des animaux. Et surtout, nous pourrons livrer au centre apicole un miel de meilleure qualité pour lequel un prix supérieur a déjà été convenu. Si ça marche, je vais changer toutes mes ruches!»

Patrick Kohler



## Adama Ouédraogo – 42 ans, 4 enfants, apiculteur

C'est avec mon père que j'ai appris à confectionner mes premières ruches, de manière traditionnelle. En 2019, j'en avais environ 80 mais elles s'abîment en l'espace de deux ou trois saisons. A la veille de la grande miellée de février, je n'en ai plus que 50. C'est pour cela que j'attends avec impatience la finalisation de nos nouvelles ruches en argile. Ce matériau est solide et permettra de bien séparer la reine des abeilles ouvrières. On pourra extraire le miel facilement, sans détruire le couvain\*.

Vous savez, c'est grâce au miel que je vends, que je peux habiller mes enfants et les envoyer à l'école. Je cultive du sorgho et du petit mile mais ça, on le mange, on ne le vend pas.

\*Ensemble des nymphes, larves et des œufs nécessaires au renouvellement de la colonie.

## Le CEAS lauréat du « Prix de l'Impact »

L'institut NADEL, de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zürich, a annoncé les vainqueurs de son prestigieux « Impact Award ». Doté de CHF 50'000.-, ce prix vise à récompenser les meilleurs concepts d'études d'impact liés à des projets d'ONG. Le CEAS figure parmi les trois lauréats. « Cet argent nous permettra de mener à bien une étude d'impact sur le projet Bee better. Elle sera effectuée en collaboration avec l'Université de Neuchâtel et celle de Ouagadougou. Cela tombe à pic, car nous disposerons des moyens d'analyser finement et d'améliorer encore ce projet. » a expliqué Jean-François Houmard, chargé de ce programme du CEAS, lors de la cérémonie de remise des prix qui s'est tenue le 10 février dernier.



## Voyage solidaire – Madeleine et Denis Cattin partagent leur expérience

C'est en octobre dernier que, tous deux, nous avons saisi l'occasion de voyager à Madagascar grâce à l'offre du CEAS, en collaboration avec Piori, une agence de voyages suisse et malgache. Ce furent vingt jours de magnifiques découvertes et de merveilleuses rencontres dans un pays naturellement riche, mais économiquement très pauvre, comme c'est le cas de nombreux pays du Sud...

capitale, nous a permis de voir qu'avec des moyens relativement limités mais beaucoup de savoir-faire, il est possible de développer et de construire des séchoirs à fruits en utilisant l'énergie solaire ou le gaz.

L'utilisation de ces séchoirs nous a été démontrée dans deux sites de production de fruits séchés d'excellente qualité. C'est là que nous avons partagé,

base, telles que l'eau et l'assainissement, les voies de communication et la fourniture en énergie électrique. Toutefois, malgré ce contexte, nous avons rencontré une population très positive et conviviale, des responsables de parcs nationaux bien formés, très motivés et conscients de l'importance de la préservation de la nature et du développement durable. Il en va de même avec les responsables locaux des projets du CEAS que nous avons rencontrés, et qui nous ont convaincus de leur engagement et de la justesse de leurs actions.

Durant ces visites, nous avons évidemment beaucoup appris au cours de nos nombreux échanges. Le fait que la majorité des projets visités fonctionnent sous la responsabilité de femmes entrepreneures très motivées nous réjouit particulièrement, sachant que dans ce pays, comme dans bien d'autres, l'égalité des chances entre femmes et hommes fait encore partie de la fiction...

Un tout grand merci à l'équipe du CEAS de nous avoir permis de vivre cette magnifique expérience humaine!

Madeleine et Denis Cattin



Madeline et Denis Cattin ont notamment assisté à la production de craies dans le centre pour personnes en situation de handicap des Orchidées Blanches. (photo : D. Cattin)

Les contacts avec la population furent facilités par nos visites de quatre projets soutenus par le CEAS. Ayant tous deux une expérience de coopération davantage orientée vers le social, la formation et l'éducation populaire en Amérique latine, nous étions particulièrement intéressés à visiter des projets de secteurs techniques et de formation professionnelle.

La visite d'un atelier de fabrication et de formations dans les filières bois, métal et mécanique, sis à 20 kilomètres de la

avec les responsables locaux, les difficultés rencontrées dans la recherche de marchés pour la vente de ces produits. Les sécheurs de la région se sont regroupés en coopérative afin de renforcer leur présence sur le marché national et international, mais rien n'est facile dans ce domaine.

**Des projets pertinents et convaincants**  
L'ensemble des projets visités nous a d'emblée convaincus par leur pertinence dans un contexte national si pauvre en matière d'infrastructures de

### Vous êtes également tenté par un voyage sur les traces des projets du CEAS ?

Le prochain voyage solidaire du CEAS aura lieu durant deux semaines au mois d'octobre 2020. Contactez-nous dès aujourd'hui pour recevoir gratuitement notre brochure descriptive ou téléchargez-la sur notre site Internet <https://www.ceas.ch/actualites/actualite/mada2020.html>